

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



SPANDLER Helen, 2006, *Asylum to Action. Paddington Day Hospital, Therapeutic Communities and beyond*. Londres, Jessica Kingsley Publishers, coll. Community, Culture and Change, 171 p. (Samuel Lézé)

De 1962 à sa fermeture en 1979, l'hôpital de jour de Paddington dans l'ouest de Londres fut un haut lieu de la psychiatrie désaliéniste britannique. Avec le mouvement de « communauté thérapeutique », l'avant-garde psychiatrique libertaire y expérimentait en effet sur une cinquantaine de patients (adultes) les vertus de la démocratisation du soin, la recherche d'un milieu thérapeutique optimal et les usages institutionnels de la psychanalyse (l'analyse de groupe, notamment). Le lieu est un formidable analyseur de l'espace politique de la santé mentale dans la conjoncture critique des années 70 car, outre les mouvements de « communauté thérapeutique » et freudien, convergent également le mouvement antipsychiatrique et celui, naissant, des usagers.

Comment en l'espace de quelques années le regard sur cette institution « innovante », première du genre à être reconnue par la National Health Service (NHS) a-t-il changé, au point de juger la pratique thérapeutique néfaste et d'en fermer définitivement le lieu ? L'objectif d'Helen Spandler, chercheuse au département de travail social de l'université de Lancashire, est de réouvrir les potentialités du radicalisme politique de l'époque et du mouvement de « communauté thérapeutique » d'une part, et de reconsidérer l'histoire naturelle (naissance, apogée et déclin) qui en est ordinairement proposé (tel le fameux *Asylum to Anarchy* de la sociologue Claire Baron en 1987), d'autre part (chap. 6 et 7). La thèse de l'auteure peut se formuler brutalement : pour retrouver l'inspiration initiale du mouvement de « communauté thérapeutique », il faut le débarrasser de sa composante freudienne qui est un « conservatisme libertaire » et non une force collective progressive (p. 83).

Si la psychanalyse a su, dans la conjoncture des années 1970, poser des questions politiques ou même être une force politique, son autorité, dans le cadre de Paddington, demeure paradoxal et un obstacle à la démocratisation des soins. L'absence de règles de fonctionnement claires favorise le retour de l'arbitraire et le médecin directeur, pourvu d'une autorité charismatique, joue à la fois un rôle de subversion et de reproduction des rapports de force entre patients et équipe. L'usage de la surinterprétation des conduites (en les pathologisant et en invoquant l'inconscient) constitue un mode de régulation et un contrôle social pernicieux qui permettent ainsi de neutraliser, selon la dissidence politique du moment, ou la prise de décision réelle des patients. Centrée sur l'histoire infantile individuelle, les relations de rivalité et la responsabilisation, la psychanalyse ne permet pas, selon l'auteure, de valoriser véritablement les forces progressives et solidaires de la dimension collective (chap. 8).

Cette dimension mobilisatrice est bien décrite dans les deux grandes phases que Spandler relate avant que l'hôpital de jour ne tombe dans le discrédit. La première phase, 1971-1972, est la « protestation victorieuse » des patients et de l'équipe soignante dans leur résistance à l'intégration de l'unité dans le giron médical de l'hôpital général. Dans ce cadre, la thérapie devient politique et la campagne politique devient thérapeutique (chap. 3).

La deuxième phase est la création en 1973 d'un réseau national qui préfigure bien des mouvements de patients à venir (MIND, CAPO, etc.). Le MPU (Mental Patient Union) devient en effet un lieu de politisation et de conversion du capital militant acquis par certains patients de Paddington (chap. 4). Entre 1976 et 1979, c'est encore l'action des patients de l'hôpital de jour qui est également au coeur de la troisième phase qui révèle, à travers une série de plaintes, les contradictions de la psychanalyse : le principe de responsabilisation des patients au travers de la prise de décision collective est vécu comme une simple formule idéologique puisqu'il n'existe pas de lieu possible d'expression. Les pratiques de l'équipe, sourde et ironique aux problèmes sociaux des patients, sont dénoncées par un mouvement de patients qui interpellent les tutelles administratives de l'hôpital de jour. C'est dans un contexte de déclin du mouvement de « communauté thérapeutique » et de mise en place d'une nouvelle politique de santé mentale que l'hôpital est finalement fermé en 1979 (chap. 5).

Dans cet appel incessant à la radicalité politique et à la démocratisation des soins, il y a sans nul doute la nostalgie d'un passé épique révolu et, dans un contexte de forte rationalisation des soins (logique managériale du champ médical et logique consumériste du mouvement des patients) l'espoir perdu des lendemains qui chantent. Mais il y a surtout, dans la tentative de « séparer le bon grain de l'ivraie », soit le mouvement de « communauté thérapeutique » du mouvement freudien, une profonde naïveté sociologique, comme s'il était possible de distinguer le thérapeutique du contrôle social. Un groupe d'entraide mutuelle conserve, en l'absence d'équipe soignante, ce qui constitue l'un des rouages essentiels à la préservation du lien social. C'est l'idée même de « communauté », supposée soigner, justifier toute forme d'expérimentation ou même, subvertir l'ordre social, qui mériterait une véritable recherche approfondie, car elle recèle encore bien des paradoxes et des contradictions inaperçues par l'auteure. Ainsi, l'ouvrage d'Helen Spandler participe du phénomène, plutôt qu'il ne le rend intelligible, du discrédit politique de la psychanalyse au sein des professionnels de santé mentale ou du champ intellectuel plus large en quête d'un nouveau radicalisme.

*Samuel Lézé*

*Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux  
Université Paris 13, Paris, France*